

UNE ÉGLISE ROMANE MÉCONNUE : SAINT-PIERRE-DE-CONDEZAYGUES

L'HISTOIRE DE SA RESTAURATION



André MATEU

Qui entre, pour la première fois, dans l'église Saint-Pierre de Condezaygues est saisi par sa belle sobriété romane et se prend à se recueillir. Il n'en fut pas toujours ainsi ; sa restauration doit beaucoup à Monsieur l'abbé Gary, curé de Monsempron, son desservant, à Monsieur le Maire et à son conseil municipal¹.

¹ « Église construite dans le courant du XII^e siècle : nef voûtée en berceau plein cintre, chevet en retrait, abside voûtée de cul-de-four épaulée par trois contreforts plats, métopes perforées (disposition analogue à plusieurs autres églises du Fumélois). Percement au XV^e siècle d'une petite fenêtre dans le mur sud de la nef, d'une porte et deux baies dans le chœur. Le remaniement des ouvertures du chevet au XVII^e siècle a occasionné la suppression de la partie centrale du contrefort axial. Adjonction d'une pièce en appentis appuyée contre le mur nord de la nef au XVIII^e siècle. Exhaussement du chevet et aménagement d'un porche en appentis, probablement vers le début du XIX^e siècle. Clocher démoli par la foudre en 1853, réparé en 1855. Reconstruction de la sacristie au sud en 1880. Réalisation de différents projets de restauration et de reconstruction entre 1877 et 1902, par les architectes T. Teulère et E. Pimètre, dont aucun n'a abouti. Pose des supports de la cloche et réparation du clocher en 1902 par le maçon Lafont. Badigeonnage de la nef et du chœur en 1908 (dates et attributions par sources). Gros œuvre : pierre de taille ; enduit partiel. Couverture (matériau) : tuile creuse. Plan : plan allongé. Étages : 1 vaisseau. Couvrement : voûte en berceau plein cintre ; cul-de-four. Couverture (type) : toit à longs pans ; pignon découvert ; croupe ronde. Typologie : métopes perforées. État : restauré. Propriété publique. Date de protection MH : édifice non protégé MH. Type d'étude : inventaire topographique. Date d'enquête : 1996. Rédacteur : Beschi Alain. N^o notice : IA47000535 ; Inventaire général, 1997. Crédits photo : Chabot, Bernard - Inventaire général, ADAGP, 1997. Dossier consultable : Service régional de l'inventaire Aquitaine, 54, rue Magendie, 33074 Bordeaux Cedex - 05.57.95.02.02.

UN CURÉ SENSIBLE, DÉVOUÉ ET TENACE



Monsieur l'abbé Jean-Marie Marcel Gary était du pays situé aux confins de l'Agenais, du Quercy et du Périgord Noir. Il était né à Saint-Georges au Nord-Ouest du Pech de l'Estelle, le 16 août 1920. Après ses études primaires à l'école de son village, il entra au Petit Séminaire de Bon-Encontre et, à l'issue de la classe de philosophie, à l'Institut Catholique de Toulouse. Au terme du S.T.O. (service de travail obligatoire) en Allemagne, il fut ordonné prêtre le 22 octobre 1944 et nommé, aussitôt, professeur de philosophie et de liturgie au Grand Séminaire d'Agen. En 1955, Mgr. Rodié, après avoir regroupé le Grand Séminaire

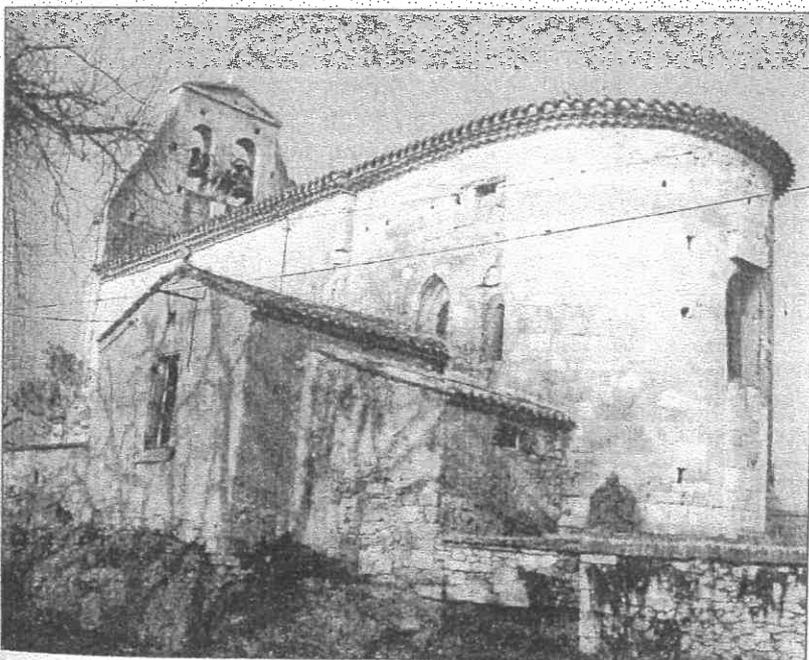
avec celui de Bordeaux, le transféra, près de son village natal, à la cure de Monsempron. Il resta, en même temps, maître de cérémonie pontifical et devint, en 1973, official du diocèse. Par goût, par formation acquise auprès de Mgr. Martimort à Toulouse et par ses fonctions, il était particulièrement apte aux belles restaurations ; celle de l'église de Monsempron conduite avec la compétence des Beaux Arts, fut une de ses réussites. A sa demande et pour raison de santé, il fut déchargé de sa responsabilité pastorale du secteur paroissial de Monsempron et se retira à l'hôpital de Fumel, en 1987, où il décéda le 20 juin 1994. Très estimé, ses obsèques réunirent de nombreux paroissiens, parents et amis venus si nombreux qu'ils débordaient sur les places attenantes. Une très longue procession conduisit son corps de l'église de Monsempron au cimetière communal où il repose désormais. Il aimait parler la langue de son petit pays qui nuance l'occitan de quelques disparités dialectales, savourer la cuisine et les fruits de son terroir, sacrifier au « chabrot » rituel des hommes de la terre, tenir le manche de la charrue, l'automne venu, semer le blé, tirer la javelle au temps des moissons, participer aux dépiquages et, lorsque venaient les vendanges, aux « despanouiades ». Ses prônes « aux messes des chasseurs » comme les cérémonies de sa paroisse étaient courus. Sa gâchette n'était pas moins sûre et les chasseurs le comptaient parmi les leurs.

LA PREMIÈRE VISITE À L'ÉGLISE DE CONDEZAYGUES DE L'ABBÉ GARY

Lorsque, le 10 novembre 1957, l'abbé Gary vint à Condezaygues assurer, pour la première fois, son service, il fut pris d'un double sentiment : « l'admiration et l'horreur », pour reprendre ses propres termes.

Il admira certes la beauté extérieure de sa nouvelle église : Saint-Pierre qu'on avait confié à Saint-Clair dans un premier temps. Champêtre, sise sur une petite éminence dans le voisinage de quelques maisons. Elle se faisait remarquer par son abside romane à souhait, des murs en bel appareil, des strates de pierre soigneusement alignées. Certes les fonds baptismaux, la sacristie et le porche très utile s'étaient ajoutés au fil des siècles à l'édifice primitif. Le clocher à arcades, de forme triangulaire, cimenté en 1947, jurait encore un peu malgré la patine des ans. En somme, l'extérieur dans son ensemble, était assez remarquable.

Par contre, à peine entré à l'intérieur, le nouveau desservant fut horrifié. La nef était bien voûtée en berceau plein cintre, mais les revêtements et les apports successifs l'avaient complètement



défigurée : tribune au plafond lambrissé, enduit de ciment noir sur 1,50 m de hauteur tout autour des murs recouverts, comme la voûte, d'un crépi et d'une peinture criarde, piquée d'une multitude de fleurs, nombreuses statues en plâtre drapées d'un voile peint, stations polychromes du chemin de croix, chaire d'accès impossible et masquant l'abside etc....

La voûte de l'abside, remplie de statues, crépie et peinte comme celle de la nef, reproduisait en son milieu l'insigne, très agrandi, de la croisade eucharistique. Des lustres garnis d'ampoules électriques étaient suspendus à la voûte ou accrochés aux murs. Une petite plaque de marbre reposant sur deux colonnettes supportait une autre plaque, également en marbre, sur laquelle étaient gravés les noms des morts de la guerre 1914-18. Un immense autel, le tabernacle en son milieu, encadré de trois gradins de chaque côté, surmontés des six grandes souches électriques, emplissaient l'abside.

Devant ce spectacle, l'abbé Gary fit aussitôt appel à l'architecte des Bâtiments de France pour lui faire visiter, à titre amical, l'église. Estomaqué par cet amoncellement, celui-ci conseilla à l'abbé Gary de libérer, dans un premier temps, le sanctuaire. C'était en 1958-59.

À L'ŒUVRE

Comme le laissait supposer l'extérieur, ces apports successifs pouvaient dissimuler de belles pierres. C'était une hypothèse et la population locale n'était pas prête pour un décrépissage tant elle semblait ravie de ces « beautés ». Elle s'interrogeait : qu'allait-on trouver sous le crépi ? Ne serait-ce pas courir à l'aventure si contraire au tempérament du nouveau desservant, mais tenace aussi, il voulait voir et, peut-être, réaliser son rêve.

Après de nombreuses cogitations, il pensa qu'il détenait, sans doute, la clef du mystère. Sur le mur de l'abside, presque derrière l'autel, une surface de quelques centimètres carrés laissait apparaître une pierre romane. De semaine en semaine, cette surface s'agrandit pour atteindre un demi mètre carré. On put voir alors plusieurs pierres romanes comme la première. Le doute était levé : l'intérieur était bien à l'image de l'extérieur et semblait même le surpasser en beauté. Le décrépissage s'imposait...

Il fallait créer un climat favorable dans la population. L'événement du siècle, le concile œcuménique Vatican II, facilita les choses. Il

préconisait la célébration de la messe face au peuple. M. Bergougnoux, charpentier-menuisier du village, réalisa un modeste autel en bois qui devint inutile dès que l'on put aménager le maître-autel existant. Alors apparut le décrépiage antérieur caché par les superstructures enlevées.

De fil en aiguille, l'abbé Gary, encouragé par l'architecte des Bâtiments de France, Monsieur Payen, prépara les esprits à la restauration inéluctable. Le conseil paroissial en prit la décision le 1^{er} janvier 1967. La délibération précisa que l'église devait être conforme à la réforme liturgique voulue par le concile Vatican II et retrouver la pureté de son style roman. Le conseil paroissial se mit aussitôt en relation avec la municipalité.

Dés lors un groupe de bénévoles se mit au travail, d'autant plus aisé que le crépi n'adhérait que peu. Moins d'un an s'écoula et, comme le note le compte-rendu de la réunion du conseil paroissial du 1^{er} janvier 1969, le décrépiage était terminé. On avait même découvert une ouverture gothique dans le mur sud, une niche dans le mur nord qui avait dû renfermer le tabernacle, une porte entre le mur nord de l'abside et le cimetière contigu, une niche de statue dans le mur nord de la nef, une petite crédence dans le mur nord de l'abside, témoin vraisemblable de la célébration face au peuple dans un lointain passé. La voûte de la nef débutait non point par des pierres mais par des briques posées de champ. La voûte de l'abside avait été refaite en 1781 sur un mètre de largeur. A son entrée, à droite comme à gauche, on découvrit aussi de grandes ouvertures rebouchées quoique non primitives. Les pierres, placées en strates régulières, étaient pour la plupart très belles et leurs tons blanc, gris, jaune, brun ou rose jouaient de concert et chatoyaient l'œil des curieux.

Les conseillers paroissiaux, aidés par ceux de Monsempron, enlevèrent, d'un tour de main, la tribune, la chaire et la sainte-table.

LE REJOINTOIEMENT

Monsieur Payen, très fatigué, ne put poursuivre. Il devait décéder le 1^{er} novembre 1972. Mgr. Johan, alerté de ce fâcheux contretemps, désigna l'abbé Fonda, archiprêtre de Prayssas et secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Agen, pour le remplacer. Ce fut alors le temps de l'élaboration des plans et des devis. La municipalité inscrivit une partie importante des dépenses au budget communal.

Grâce à la cession gracieuse par M. Vital, maire de Port-Sainte-Marie, d'une pierre d'autel, signalée par M. l'abbé Fonda, dans l'église en ruines de Boussères et rénover par l'entreprise Renaud d'Agen, l'abbé Gary songea à remplacer l'ancien autel inapproprié.

Monsieur Yves Plancard et son frère, maçons de la contrée, figèrent les décrépiages, firent le rejointoiement et enduisirent en ton pierre la partie de la voûte de la nef en briques trop friables pour les laisser apparentes et ainsi mirent en valeur les pierres taillées à la manière romane. Cette remarquable réussite fit taire les quelques opposants au projet qui, à leur tour, devinrent admiratifs.

LE NOUVEL AUTEL ET LE SOL DE L'ABSIDE

Le rejointoiement terminé fit apparaître l'inadaptation de l'ancien autel et l'urgence de la mise en place du nouveau. La réparation du marchepied conduisit à la découverte des restes d'un banc circulaire autour de l'abside et un sondage prudent à celle d'un dallage roman qui fut le point d'ancrage d'un nouveau marchepied sur lequel les maçons bâtirent un soubassement en pierre de taille pour y placer l'autel consacré par Mgr. Johan le 14 mai 1972.

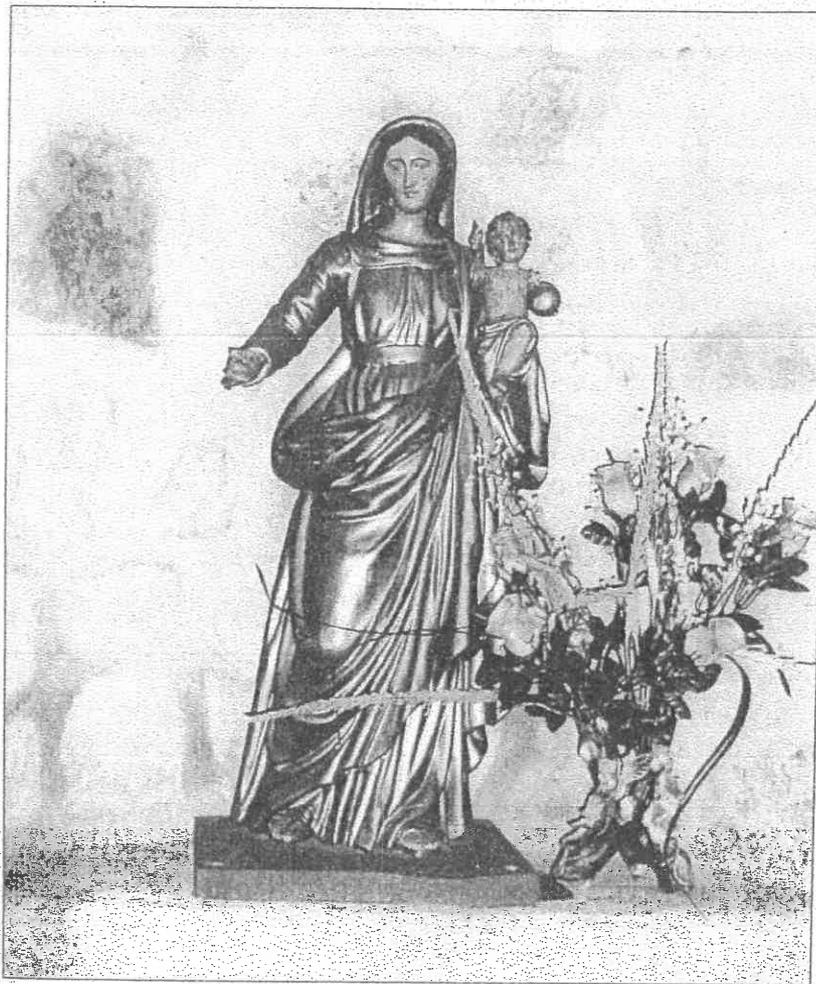
L'évêque d'Agen hésita longtemps pour savoir si le Christ de l'autel était un authentique ou une copie. En fait, c'est une copie du Christ roman de Saint-Pierre de Ripoll conservé au musée de Barcelone et réalisée par Monsieur Fournier, sculpteur à Castelfrac (Lot), membre de la commission d'art sacré du diocèse de Cahors.

Le tabernacle, placé à l'endroit même où l'on découvrit l'emplacement de l'ancien, est encastré d'un panneau de la chaire sur lequel est sculpté un calice surmonté d'une hostie. Tous les panneaux de cette chaire avaient été sculptés par M. Auréjac propriétaire au lieu dit « La Thurine ».

Sous l'ancien autel on découvrit aussi des morceaux de bas-relief portant des traces de peinture. Les trois morceaux, qui furent reconstitués, représentent la tête, abîmée sans doute pendant la Révolution, d'un personnage non identifié.

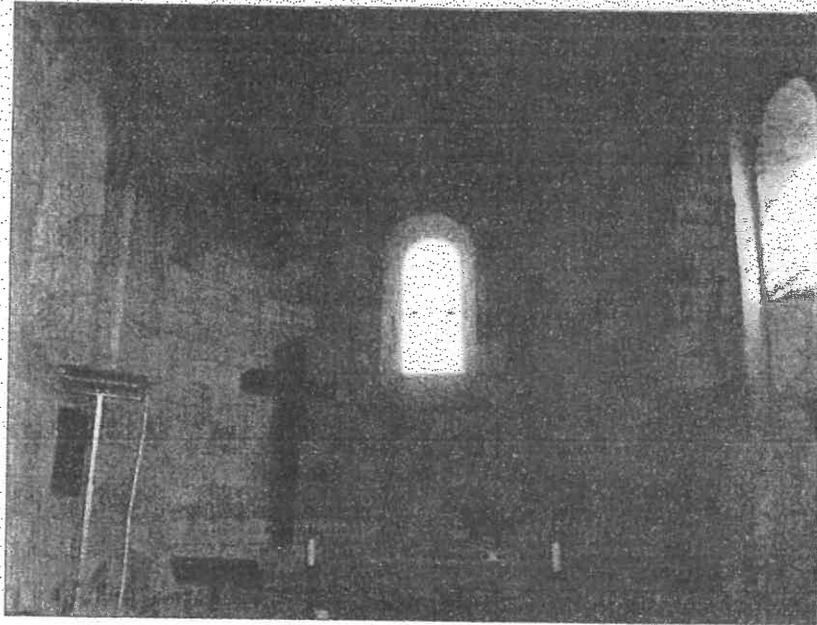
L'embrasure de la porte qui faisait communiquer l'église et le cimetière est rectangulaire. Elle n'est donc pas primitive.

Des nombreuses statues qui étaient dans le sanctuaire, une seule a de la valeur et a été classée. Il s'agit d'une statue, scellée, de la



Vierge à l'enfant, en bois doré du XVII^e siècle. Elle se trouve dans la niche qui avait été réalisée pour l'y loger. Quant aux statues de Sainte-Thérèse de l'enfant Jésus et de Jeanné d'Arc, peintes en ton pierre, scellées sur deux rouleaux, elles font face, sous le porche, à la plaque des morts de la guerre 1914-18 et de celle d'Algérie.

Les vitraux du XIX^e siècle devaient être changés. Bien endommagés par la tornade du 7 novembre 1982, ils furent changés grâce à l'assurance, à la municipalité et à la paroisse, par les productions symboliques de Louis Franchéo, maître verrier à Saint-Martin de Villereál.



Le porche aussi fut restauré : rejointoiement des murs de l'église, crépissage (ton pierre) des trois autres, sol recouvert de pierres plates, cloches électrifiées... Des bancs fabriqués par l'entreprise parisienne Houssard remplacèrent les vieilles chaises bancales et peu nombreuses.

Cette église, naguère remplie d'« horreurs », est devenue, à force de temps, de patience, de compétence de la part de M. l'abbé Gary, grâce à l'aide précieuse de la municipalité et à la participation de tant de paroissiens et de bonnes volontés, une des plus belles petites églises du département de Lot-et-Garonne.

Elle figure, depuis sa restauration, à l'inventaire supplémentaire.

Elle le méritait, elle vaut un détour et ne déçoit jamais.

André MATEU